

Compte rendu

« Paternel, mode d'emploi »

Ouvrage recensé :

Jean Le Camus, *Le vrai rôle du père*, Paris, Odile Jacob, 2000, 197 p.

par Luis Carlos Fernandez

Liberté, vol. 42, n° 3, (249) 2000, p. 113-115.

Paternel, mode d'emploi

Luis Carlos Fernandez

Jean Le Camus, ***Le vrai rôle du père***, Paris, Odile Jacob, 2000, 197 p.

Au milieu de ce vaste champ d'ivraie qu'est la littérature psy sur la paternité, on trouve parfois quelque bon grain. Celui que nous offre Jean Le Camus est des plus nourrissants : un livre de chercheur spécialiste de l'enfance, couché dans une langue exacte et sobre. Un ouvrage qui tient la promesse du titre. Voilà qui change de la purée nouvelâgiste de fils manqué et des salades de rhéteur freudien que l'on nous sert d'ordinaire.

Comme le reste de la société où elle s'insère, la famille occidentale subit, depuis un demi-siècle, des transformations profondes dont *le résultat le plus inquiétant est l'éclipse de la figure paternelle. L'évo*lution qui y a conduit est jalonnée de recherches sur la contribution spécifique du père à la dynamique familiale et au développement intégral de l'enfant ; de travaux en psychologie génétique (ceux de l'équipe dirigée par l'auteur à l'université de Toulouse comptent parmi les plus éclairants) et en éthologie qui ont peu à peu mis en évidence la foncière inadéquation du modèle psychanalytique de la paternité. Modèle spéculatif dont la version lacanienne – qui inspire encore, hélas, beaucoup de monde – enlève au père le peu de chair que pouvait lui prêter la théorie freudienne orthodoxe, campant un *personnage déréalisé et désincarné à l'extrême, pur vecteur de « l'or*dre symbolique », simple « représentant de la Loi ». Deux brèves déclarations suffiront à faire voir jusqu'où cela peut aller :

Parce que la dimension du Père symbolique transcende la contingence de l'homme réel, il n'est donc pas nécessaire qu'il y ait un homme pour qu'il y ait un père [...][1]

[...] Plus que de père, il conviendrait [...] de parler de fonction paternelle, et l'on pourrait avancer de façon un peu provocante qu'il n'y a aucune importance pour un enfant d'avoir un père, et que ce qui importe est moins la réalité biologique ou psychologique du père que l'image du père forgée par l'enfant au cours de son évolution.[2]

Le père que révèle la recherche empirique est aux antipodes de ce « fonctionnaire » caricatural et assurément symbolique – comme peut l'être le prix de certains bibelots inutiles. Le père observable (et de mieux en mieux observé) est un homme charnel, à l'œuvre au jour le jour et aussi indispensable que la mère à l'humanisation progressive de l'enfant. Pas un second violon ni un comparse « maternant », mais un homme qui peut (et doit) paterner sur tous les plans (moteur, intellectuel, affectif, social) et à toutes les étapes de la vie enfantine. Quelqu'un dont l'enfant semble, du reste, discerner très tôt la manière.

Car celui que Le Camus appelle « le père concret » n'est pas simplement un autre parent. Il est un parent autre, qui, à l'instar de la mère, mais autrement qu'elle, soigne, protège, console, stimule, guide, aime et soutient. D'où l'importance du couple parental en tant que conjugaison de différences, et non simple exigence de la division du travail de parent. Tout porte à croire, en effet, que « le processus de sexuation psychique » trouve son point de départ dans les échanges du nourrisson avec ces deux « modèles d'altérité » que sont la mère et le père.

Il est dès lors raisonnable de penser et urgent d'expliquer que, « jusqu'à preuve du contraire », c'est la configuration de base père-mère-enfant

qui offre les meilleures chances d'épanouissement pour [ce dernier], les meilleures chances de mettre convenablement en pratique le principe fondateur de la différence des sexes et des générations.

---

[1] Joël Dor, *Le Père et sa fonction en psychanalyse,* Paris, Point hors ligne, 1989 ; cité par Christiane Olivier dans *Les fils d'Oreste ou la question du père,* Paris, Flammarion, 1994, p. 61-62.

[2] Professeur Ferrari, in « Père et Paternité », *Revue des affaires sociales,* novembre 1988, p. 79. Cité par C. Olivier, *op. cit.*, p. 68-69.

Ce n'est pas parce que les familles monoparentales et homoparentales sont de plus en plus nombreuses qu'elles doivent apparaître comme des sortes d'options sur l'éventail de la parentalité : on ne fonde pas une famille comme on achète une automobile !

Faire valoir cela – dans le cadre de l'éducation civique qu'on devrait mettre en place dès la maternelle –, n'est que l'une des mesures envisagées par l'auteur pour combattre « la crise de la paternalité ». Mesures d'ordre juridique, social et économique dont la description vient clore l'ouvrage.

ooo

Le père se fait-il plus rare de nos jours ou, ayant mieux cerné son vrai rôle, sommes-nous simplement plus conscients de sa coutumière défection ? Sous différentes formes (absence, effacement, négligence, abus), la défaillance paternelle est si massive, si généralisée et, quoi qu'on dise, si peu nouvelle, qu'on serait presque tenté d'y voir un fait de nature. Les facteurs qui y concourent sont multiples : la ténacité de certains stéréotypes (« les hommes sont gauches, distraits, peu sensibles »), bien sûr, qui font des lieux d'accueil de la petite enfance une chasse gardée maternelle ; mais aussi, le lien entre désir amoureux et sentiment paternel, facteur clé à mes yeux, dont je traiterai bientôt dans ces pages.